

Essais

Number 66, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21140ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1997). Review of [Essais]. *Nuit blanche*, (66), 50–57.

DE PAROLES EN FIGURES
ESSAIS SUR LES
LITTÉRATURES AFRICAINES
ET ANTILLAISES
 Réunis et présentés
 par **Christiane Ndiaye**
 et **Josias Semujanga**
 L'Harmattan, Paris, 1996,
 177 p. ; 26,50 \$

Fruit d'un colloque tenu en 1994, cet ouvrage réunit sept contributions qui visent à identifier les configurations discursives traversant l'ensemble des littératures africaines et antillaises afin de cerner leur spécificité. Le paradoxe de ce projet réside évidemment dans le fait que la connexion d'un texte particulier avec des paradigmes dits transculturels risque de le réduire à une simple manifestation de schémas abstraits. Son intérêt vient de ce qu'il met en cause l'idée reçue selon laquelle les littératures étudiées seraient plus « imagées » que leurs cousines occidentales.

L'écrivain Amadou Kouané ouvre le débat en rappelant quelques évidences comme le rôle de la tradition orale dans la production romanesque du roman négro-africain. Plus stimulante, la contribution de J.-M. Vianney Kayishema analyse les mutations que subit le mythe de Soundjata dans le classique de D.T. Niane : *Soundjata ou l'épopée mandingue*. Josias Semujanga s'attache quant à lui à montrer l'importance du kotèba (une forme de théâtre traditionnel malien) dans l'écriture narrative de M. M. Diabaté, tandis que D. Olema expose la complexité linguistique et épistémologique de la littérature africaine en analysant la chanson populaire zaïroise dont la dimension esthétique fut jusqu'à récemment assez maltraitée par les anthropologues. La belle étude de L. Stone-McNeece consacrée aux métaphores métanarratives des maghrébins Ben Jelloun et

Khatibi est suivie d'un travail plutôt banal d'I. Badr sur le poète haïtien Hédi Bouraoui. Enfin, C. Ndiaye met en lumière les deux groupes de récits de la légende antillaise du retour au pays natal. Dans les années 40 et 50, les Césaire, Roumain et autres proposent des versions intégrales condensant les figures génériques (l'aube, la terre, l'exil, etc.) qui structurent le trajet du héros-sauveur livrant à son peuple opprimé un message d'amour et de combat. Après une période durant laquelle c'est plutôt le héros-zombi qui tient le rôle central, la légende « renaît » dans les années 80 chez des auteurs comme Ollivier, Chamoiseau et Condé. Dans ce cas – et moyennant certains « ajustements » narratifs –, le héros lutte moins contre l'agresseur que contre l'Autre en lui-même qui nie son identité.

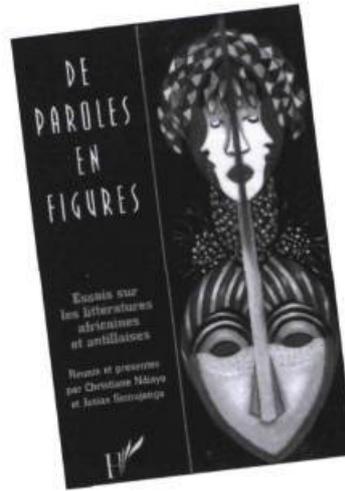
Malheureusement, la plupart de ces essais, parce qu'ils s'appuient sur du prêt-à-porter théorique, n'offrent en conclusion que des poncifs académiques, voire médiatiques. Mais si le spécialiste reste sur sa faim, le néophyte peut trouver de quoi se nourrir, surtout s'il souhaite comprendre les réseaux d'images que forment ces continents imaginaires que l'Occident cherche plus que jamais à faire disparaître. Voyez le Zaïre...

Michel Peterson

LES INTELLECTUELS
QUÉBÉCOIS :
FORMATION
ET ENGAGEMENTS
1919-1939

Catherine Pomeyrols
 L'Harmattan, Paris, 1996,
 537 p. ; 80,50 \$

« En France, en effet, il s'est rendu compte des réactions négatives qu'il suscitait en se disant 'nationaliste'... » Cette phrase au sujet d'André Lau-



rendeau, au fond, s'applique à la lecture du nationalisme québécois par Catherine Pomeyrols.

Catherine Pomeyrols entreprend de suivre une génération d'intellectuels québécois à travers leur formation (cursus scolaire et parascolaire) puis leurs premières positions publiques, leurs premiers engagements. Sa démarche se veut comparatiste : elle cherche à comprendre ce qui se passe au Québec en regard de la France, les deux sociétés étant étroitement liées par la langue, mais entretenant aussi des liens interpersonnels et idéologiques, les premiers médiatisant les seconds.

Ce livre m'a tour à tour vivement intéressée, agacée puis irritée. L'auteure, historienne, présente une description détaillée de la formation reçue dans les collèges classiques entre les deux guerres. Cette incursion dans les programmes, travaux et activités des élèves est fascinante. Reste à savoir dans quelle mesure les intellectuels ont été marqués par cette formation et s'en sont par la suite démarqués. Le fait de ne les suivre que jusqu'en 1939 accentue bien sûr le poids de la formation sur leurs engagements ; poursuivre aurait davantage mis en relief leur originalité par rapport à celle-ci. Mais, plus fondamentalement, analyser à ce point en détail la formation reçue, c'est adhérer à une théorie de la réception « classique » : le récepteur gobe tout... D'où

mon agacement ; d'autant plus que plusieurs citations présentées par Catherine Pomeyrols, pour illustrer autre chose, montrent bien que les élèves sont loin de croire et de retenir tout ce qu'on leur a enseigné.

La comparaison avec la France est éclairante à plusieurs égards. On le sait, le Québec n'est pas, n'a jamais été un isolat. Mais cette comparaison se faisant essentiellement dans la synchronie, on en vient à gommer la dynamique proprement québécoise des idéologies et en particulier du nationalisme. Si dans les années 20 et 30 on rompt avec le nationalisme à la Henri Bourassa, ce n'est pas seulement sous l'influence des idées d'outre-Atlantique ; on renoue aussi ce faisant avec un nationalisme du XIX^e siècle, avec lequel Henri Bourassa avait lui-même rompu. À cet égard, des juxtapositions de citations françaises et québécoises, sans perspective historique, peuvent être trompeuses.

De plus, il me semble que l'auteure enfonce une porte ouverte en affirmant que la modernité n'est pas nécessairement « de gauche » ; il peut y avoir approfondissement du projet de la modernité, sans qu'on se situe « à gauche ». Bref, voilà un livre qui suscitera certainement des débats parmi les historiens et autres spécialistes...

Andrée Fortin

ÉMILE NELLIGAN
LE SPASME DE VIVRE
 André Vanasse
 XYZ, Montréal, 1996,
 201 p. ; 15,95 \$

Figure mythique de la poésie québécoise, Émile Nelligan inspire une fois encore un écrivain. Voici une biographie romancée qui amalgame librement faits réels et constructions nées de l'imaginaire un peu débridé de l'auteur, qui joue ainsi entre la stricte démarche biographique et le pur littéraire.

Nelligan nous est présenté sur son lit de mort. Sa vie lui apparaît sous forme d'images-éclaircies auxquelles il ne peut

échapper. Tout y passe : l'image protectrice et voluptueuse de la mère, les affrontements ravageurs avec un père borné, les premiers élans poétiques, l'amitié ambiguë avec Arthur de Bussières, les joies et les souffrances qu'il a connues rue Laval à Montréal, l'interne-ment et ses sinistres conséquences, etc. Tout cela est évoqué dans une belle langue, mais n'atteint malheureusement pas le niveau du *Nelligan* de Michel Tremblay (Leméac, 1990), ou du *Portrait déchiré de Nelligan* d'Aude Nantais et Jean-Joseph Tremblay (l'Hexagone, 1992). Nous sommes ici en présence d'un *Nelligan* à la fois romantique et neurasthénique, très idéalisé. L'aspect littéraire prime donc sur le biographique, ce qui peut agacer mais aussi séduire le lecteur averti. Sans conteste, André Vanasse nous éloigne avec élégance de l'objectivité un peu lourde de Paul Wyczynski (*Nelligan, 1879-1941*, Fides, 1986), comme des extravagances de Bernard Courteau (*Nelligan n'était pas fou !*, Louise Courteau, 1986).

Gilles Côté

**JOURNAL D'UN
ATTACHÉ
D'AMBASSADE,
1916-1917**

**Paul Morand
Gallimard, Paris, 1996,
444 p. ; 48,50 \$**

Déjà publié, du moins aux deux tiers, en 1947, puis en 1963, voici une nouvelle édition du journal tenu par Paul Morand du 16 août 1916 au 9 décembre 1917. À cette époque, après avoir été attaché d'ambassade à Londres, il appartient au Cabinet du ministre des Affaires étrangères. Alors que la Première Guerre mondiale fait rage, la vie parisienne à laquelle il participe, et dont il témoigne, est celle du Paris influent. Ainsi rapporte-t-il nombre d'événements politiques, artistiques, littéraires ou mondains avec force détails. Anecdotes, citations, bons mots ou simples mouvements d'humeur contribuent à faire indénia-

blement du *Journal d'un attaché d'ambassade* un document intéressant pour les spécialistes de cette période troublée. Les inconditionnels de Morand, de Proust ou de Giraudoux y trouveront également leur compte, puisque ces deux derniers occupent une bonne place dans le *Journal*. Mais il ne faudrait pas y voir une œuvre littéraire. Michel Collomb, le préfacier de la présente édition, ainsi que Paul Morand lui-même dans sa préface à l'édition originale de 1947, reconnaissent qu'il s'agit d'un journal à l'état brut, qu'on ne s'est pas donné la peine de réviser, sinon pour supprimer « des jugements peut-être excessifs et des anecdotes un peu désobligeantes ».

Gaétan Bélanger

**LES DESSOUS DE
LA POLITIQUE
DE L'ONCLE SAM
Noam Chomsky
Écosociété, Montréal/
EPO, Bruxelles/Le Temps
des Cerises, Pantin, 1996,
136 p. ; 11,95 \$**

Noam Chomsky est aujourd'hui considéré – et je reprends ici une expression consacrée – comme l'intellectuel vivant le plus important de notre époque. S'il a tout d'abord été connu pour ses travaux en linguistique, il consacre désormais une majeure partie de son temps à une critique virulente de la politique étrangère américaine, et de l'un de ses principaux outils, les médias. Selon lui, le principal objectif de la politique étrangère américaine est d'assurer la suprématie territoriale, économique et idéologique des États-Unis. Pour ce faire, les moyens ne manquent pas : blocage des voies diplomatiques, entretien de groupes terroristes semant la terreur et la désolation, coups d'États, contrôle total des grands médias de connivence avec leurs riches propriétaires. Les réussites ne manquent pas non plus. Il n'y a qu'à penser à tous ces petits pays qui ont tenté de secouer



dirigeants américains auraient-ils déjà atteint les objectifs fixés à la fin de la deuxième grande guerre où, selon l'auteur, « l'ordre traditionnel, de droite, devait être restauré : le monde des affaires dominant, les travailleurs divisés et affaiblis, et le fardeau de la reconstruction placé carrément sur les épaules des classes laborieuses et des pauvres » ? Un livre à lire, absolument, dans l'espoir qu'un jour tout cela puisse changer.

Maud Reid

**EN FORME DE TRAJET
Fernand Ouellette
Noroît, Montréal, 1996,
195 p. ; 19,95 \$**

le joug de l'impérialisme américain comme le Nicaragua, le Guatemala, le Viet-Nam ou Cuba (qui résiste tout de même encore). L'essai de Chomsky, toujours clair, concis, truffé d'exemples, se lit comme un roman... un bien triste roman. On croirait se retrouver au beau milieu de 1984 de George Orwell. Les

Du seul fait de son érudition, Fernand Ouellette compte parmi les écrivains québécois contemporains qui inspirent le plus de respect. On se rappellera, sur une bonne vingtaine d'ouvrages, son essai sur Novalis (1973), sa biographie

LES ÉDITIONS  HURTUBISE HMH

**Indispensables
au
collégial!**

Littérature québécoise
Des origines à nos jours... Textes et méthodes

Face à l'Épreuve
Les outils — Les œuvres
Nouvelle édition 1997
George Vanasse, Éditeur

Littérature
Textes et méthodes

Littérature québécoise 29,95\$
Littérature textes et méthodes 39,95\$
Face à l'épreuve (Nouvelle édition 1997) 7,95\$

7360, boulevard Newman LaSalle (Québec) H8N 1X2 Tel: (514) 364-0323 • 1-800-361-1664 Télécopieur: (514) 364-7435

d'Edgar Varèse (1966) ou, plus récemment, *Les Heures* (1987), recueil vibrant de poèmes rédigés à la suite de la mort de son père. *En forme de trajet* rend compte d'une expérience de l'écriture vécue intimement depuis plus de quarante ans. Amoureux de la forme, infatigable dans sa recherche, Fernand Ouellette reste un « potier » du langage.

La place accordée au travail formel constitue, en effet, depuis longtemps, l'estampille de la pensée du poète. Fernand Ouellette modèle le langage, le cisèle, le sculpte. Pour lui, chaque poème est le premier à naître. La poésie est rupture d'une mutité originelle, mouvement soutenu par l'écriture vers l'expression du non-dit, de l'indicible, de l'ineffable. Selon Fernand Ouellette, les vrais poètes plongent de manière cérébrale, désincarnée dans le langage, le dotant, à l'instar de Baudelaire, d'un caractère sacré. Ils mettent en ordre un infini lumineux et leur propension à dire les grands phénomènes dans une langue d'éternel commencement les met à l'abri des modes et du carcan des techniques. Car l'écriture poétique fonde la relation de l'homme avec l'univers, sa cohabitation avec la beauté dans le monde.

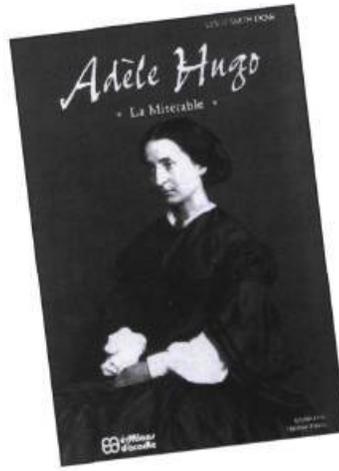
C'est précisément cet esprit d'artisan poétique que Fernand Ouellette met à l'œuvre dans son ouvrage *En forme de trajet*. Il réfléchit sur son passé d'écrivain, analyse sa visée de « totalisation », il nous parle de sa passion pour le « faire d'un livre », de la transformation d'une conscience marquée par une perte en « convoitise de l'éternel », de son engagement pour la liberté formelle ou de son rêve d'une nouvelle « communauté de citoyens ». Il exprime ce qu'il appelle ses « connivences », associant sa perception de la musique, de la peinture ou de l'architecture

aux œuvres d'artistes qu'il révère, qui, de Bruckner à Watteau, de Gilles Tremblay à Murasaki Shikibu, l'ont accompagné dans sa recherche de la langue du silence et de la lumière du monde. Fernand Ouellette traite enfin de l'espace littéraire, du rapport *ville-écriture*. De sa vision de la poésie, il offre une application dans la section finale, « Accents », d'où se dégage un lyrisme spiritualisant. Une œuvre à connaître ou à approfondir.

Patrick Bergeron

**ADÈLE HUGO,
LA MISÉRABLE**
Leslie Smith Dow
Trad. de l'anglais
par Hélène Fillion
D'Acadie, Moncton, 1996,
193 p. ; 22,95 \$

Avant le film de François Truffaut, *L'histoire d'Adèle H.* (1975), l'existence de la deuxième fille de Victor Hugo était à peu près inconnue : la famille Hugo avait tout fait pour passer sous silence sa schizophrénie et son internement. Se basant sur le journal intime d'Adèle et la correspondance de la famille, Leslie Smith Dow fait l'hypothèse que Victor Hugo n'a jamais pu se délivrer du soupçon que cette deuxième fille (sa sœur aînée, Léopoldine, adorée, s'est noyée en 1843) fût le fruit de la relation de sa femme et de Sainte-Beuve. Mais, si Adèle n'était pas la fille de Victor Hugo, comment soutenir qu'elle ait hérité de la schizophrénie de son oncle Eugène, le frère de son père ? De plus, elle montre les mêmes traits de caractère que Victor, homme dominateur, excessif, violent, obsessionnel. À l'approche de la maturité, Adèle est une jeune fille remarquablement belle, douée pour l'écriture et la musique, mais elle n'aspireira bientôt qu'à se



DÉSIRS D'IRLANDE
Sous la dir. de Catherine
de Saint Phalle
et Paul Brennan
Actes Sud, Arles/AFAA,
Paris, 1996, 173 p. ; 33,75 \$

Ce livre résulte d'une double passion : l'imaginaire et l'Irlande. Si la première a une portée universelle, la seconde semble l'incarner dans son essence même selon les propres mots de Fintan O'Toole, essayiste et journaliste à l'*Irish Times* de Dublin : « Ce lieu [l'Irlande] peut prendre conscience qu'il doit continuer à se rêver à neuf et au fur et à mesure. Il commence à comprendre que son identité réside dans la quête elle-même et non dans un élément fixe et intact. Il découvre enfin que la victoire ne vient pas d'une des différentes visions du pays mais du fait même de l'imaginer. »

libérer de l'emprise du père-dieu qu'elle veut fuir coûte que coûte.

Leslie Smith Dow insiste dans son analyse sur le rôle (indirect) qu'a joué George Sand dans la vie d'Adèle Hugo et sur l'influence que la recherche d'une plus grande autonomie chez les femmes de la deuxième moitié du XIX^e siècle a pu exercer sur elle. Adèle rejette invariablement les demandes en mariage tramées par ses parents. Elle éprouvera une véritable dévotion pour un officier anglais du nom de Albert Andrew Pinson, beau, séduisant, charmeur, fat et profiteur, le suivant à Halifax d'abord, ensuite à La Barbade. C'est pendant ces années d'exil volontaire que se manifeste sa maladie mentale ; brisée, égarée, mal vêtue, elle reviendra à Paris où son père la place en institution. De 1872 jusqu'à sa mort en 1915, Adèle vivra confortablement (Hugo lui avait légué deux millions de francs), dans un mutisme complet sur l'amour de sa vie.

Le sort d'Adèle Hugo diffère de celui de Camille Claudel parce que la fille de Victor Hugo ne combattit jamais d'autres démons que les siens ; les tentatives de Leslie Smith Dow de présenter Adèle Hugo comme une victime de son temps et de son environnement ne réussissent qu'en partie : peut-on qualifier de destin tragique la vie d'une malade dont nous ne saurons jamais la vraie histoire ?

Hans-Jürgen Greif

Voilà merveilleusement résumé *Désirs d'Irlande* qui réunit des textes d'écrivains irlandais (John Banville, Eavan Boland, Julia O'Faolain, Angela Bourke, Bob Quinn), d'un critique d'art (Liam Kelly), d'essayistes (Paul Brennan, Fintan O'Toole), d'un musicien (Fintan Vallely) et d'un politicien (John Hume). Tous y interrogent et scrutent le rapport qu'ils entretiennent avec le lieu réel autant que mythique, à la fois déclencheur et objet de l'acte même d'écrire, de filmer, de penser, de vivre en perpétuel état d'incertitude. Qu'ils vivent ou non en Irlande, tous s'en réclament. Ce qui amène Julia O'Faolain à formuler l'hypothèse que l'imaginaire irlandais a l'apparence d'un schisme : il y a ceux qui se justifient d'écrire l'anglais de telle ou telle façon, ceux qui se sont libérés de ces préoccupations, ceux qui se défendent d'écrire en anglais plutôt qu'en irlandais, ceux qui entretiennent ou renient le renouveau celtique...

Chacun à sa façon ne cherche pas tant à colmater la brèche qu'à en sonder la profondeur, la nature. Il y est bien sûr question d'exil, mais d'un exil avant tout intérieur. Les exilés qui rentrent chez eux ne retrouvent qu'une raison de

plus de continuer à imaginer... l'Irlande. Certains questionnements sont courageux en ce qu'ils refusent de mythifier l'objet même de leur questionnement. Pour reprendre les mots de Fintan O'Toole, imaginer l'Irlande, c'est imaginer un voyage. Et non une destination.

Jean-Paul Beaumier

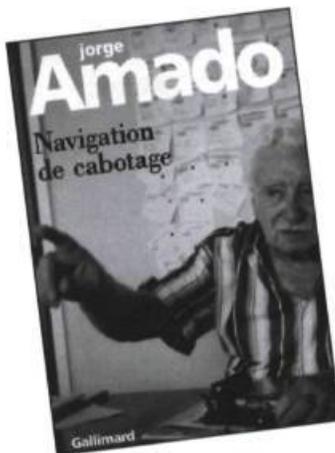
**NAVIGATION
DE CABOTAGE
NOTES POUR
DES MÉMOIRES
QUE JE
N'ÉCRIRAI JAMAIS**
Jorge Amado
Trad. du portugais
par Alice Raillard
Gallimard, Paris, 1996,
617 p. ; 48,95 \$

On a dit – et on continue de dire – beaucoup de mal de Jorge Amado. Je connais plus d'un *intellectuel* brésilien ou étranger qui, en plus de l'accuser avec une moue de mépris d'être un auteur « populaire », soutient par exemple que les fameux *Mar morto* et *Bahia de tous les saints* sont des romans exotiques ! L'écrivain n'a-t-il pas lui-même affirmé qu'il écrivait en bahianais, une langue afro-latine qui, à ses yeux, a finalement peu à voir avec le portugais brésilien ? Et d'ailleurs, par quel miracle un auteur ayant inspiré plusieurs feuilletons et de nombreux films pourrait-il être respectable ? Que Glauber Rocha lui ait publiquement rendu hommage et qu'il ait durant plusieurs années été interdit de séjour en France, en Espagne et au Portugal importe peu. Pour les petits esprits, le tort du romancier est d'avoir écrit des livres qui ont été lus et qui continuent à l'être. Sans compter – oh ! horreur ! – qu'il fut lauréat du Prix international Staline de la Paix, député et académicien de surcroît ! *Vade retro, Satana !*

À ceux et celles qui s'intéressent au Brésil et en seraient venus, influencés par le sectarisme et la jalousie de ses détracteurs, à ranger Jorge Amado sur le second rayon, je

ne saurais trop conseiller ces « Notes pour des mémoires que je n'écrirai jamais », un superbe livre. Pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'il s'agit d'un livre à venir, d'un livre qui ne s'écrira jamais et qui ne subsiste dans la mémoire qu'à l'état de fantôme ; n'est-ce pas au livre qu'il rêve qu'on reconnaît un véritable écrivain ? Ensuite, parce qu'il s'agit, au-delà des nombreuses anecdotes dont l'intérêt est chaque fois de donner à penser quelque part inconnue de l'humain, d'une réflexion sobre et généreuse sur un principe considéré comme réactionnaire dans nos sociétés : la dignité.

La force de Jorge Amado est de ne jamais poser pour la galerie. Il suffit de monter à bord du texte pour toiser une vie de lutte contre toutes les formes d'oppression, partout où elles se sont présentées. Le voyage ne sera pas chronologique car le capitaine superpose les lieux, les temps, les visages, les foules, les musiques



et les œuvres afin d'accompagner les événements du monde. C'est ainsi que les funérailles de Stravinski célébrées en grandes pompes à Venise sont mesurées sans commentaire à l'aune du trajet d'un enfant de Karachi qui porte sur une charrette le corps de son grand-père à demi nu à la fosse commune.

Michel Peterson

**LES ANNÉES
SANS GUIDE
LE CANADA À L'ÈRE DE
L'ÉCONOMIE MIGRANTE**
Jocelyn Létourneau
Boréal, Montréal, 1996,
302 p. ; 29,95 \$

L'ère du « postkeynésianisme » s'ouvre à nous. Elle entame une période de transition, mais pas nécessairement une rupture, selon l'auteur, du régime productif et du rapport salarial qui se sont constitués depuis 1945 dans les économies industrialisées. Cette évolution est caractérisée par l'« économie migrante » dont les mécanismes renvoient aux stratégies de déploiement des firmes dans un espace transnationalisé. Il en résulte un ensemble de processus d'accumulation qui échappent aux politiques nationales des États et affectent les aspects concurrentiels de leur adaptation à la mondialisation de la production.

Dans ce cadre, l'auteur identifie deux polarisations internes majeures qui s'opèrent sur le plan de la différenciation sociale et de la citoyenneté. D'une part, la globalisation des marchés et de l'emploi trace une ligne de partage entre « migrants » (en ascension) et « enracinés » (sur la défensive) pour ce qui a trait à la capacité d'adaptation à l'économie migrante. D'autre part, sur la base du redéploiement de l'intervention de l'État acquis à la « flexibilité », il y a, au cœur de l'espace public, autour de la détermination des enjeux de la régulation étatique, division entre *perdants* et *gagnants*.

Au sein de l'ensemble canadien, la dynamique de la mondialisation pose directement la question des formes de son cadre étatique et de sa gestion politique. Le Canada est fortement soumis aux pressions des logiques régionales et l'auteur rend bien compte du dilemme qui se crée entre la difficile production de l'unité canadienne et la satisfaction de la spécificité québécoise. Examinant avec lucidité la surenchère idéologique des paris entre

LITTÉRATURE - ART - ETHNOLOGIE

**MUSÉE
LOUIS-
HÉMON**

PÉRIBONKA
LAC-SAINT-JEAN

EXPOSITION

Récits de forestiers -
Échos du pays de Maria Chapdelaine

La Drave
Clarence Gagnon
Illustration tirée de Maria Chapdelaine, Éditions Mornay, Paris, 1933.

EXPOSITIONS - BOUTIQUE - AIRES DE PIQUE-NIQUE - MARINA
Téléphone: (418) 374-2177 Télécopieur: (418) 374-2516
Entrée gratuite aux moins de 12 ans

700, Maria-Chapdelaine (route 169), Péribonka, Lac-Saint-Jean, P.Q.
Le Musée est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec et par le ministère du Patrimoine canadien.

LITTÉRATURE - ART - ETHNOLOGIE

fédéralistes et souverainistes, il nous invite à saisir la signification de la fragmentation du sujet politique dans une économie « migrante », qu'exprime la « variabilité identitaire ». Ce faisant, il écarte brillamment les lieux communs constamment ressassés par les *débatteurs* de toutes sortes et incite au dépassement de la rigidité des *définisseurs de positions*. Mouvance des phénomènes et nuance des jugements contribuent, dans cet ouvrage, à faire un partage éclairé des nombreuses figures des processus de représentations sociales sur lesquels se penche l'auteur.

Daniel Dompierre

**FRANÇOIS TRUFFAUT :
UNÉ BIOGRAPHIE**
Antoine de Baecque
et Serge Toubiana
Gallimard, Paris, 1996,
659 p. ; 39,95 \$

Cette biographie de François Truffaut est un livre passionnant. Il est vrai que François Truffaut a eu une vie romanesque qu'il a amplement relatée mais aussi merveilleusement transcendée dans les vingt et un films qu'il a réalisés. Il naît dans le secret, le 6 février 1932 dans une famille de la petite noblesse, un milieu où il se sent mal à l'aise. Le secret de sa naissance lui pèsera toute sa vie et il n'aura de cesse de savoir qui était son père. Ayant l'intention d'écrire son autobiographie, il confiait à son ami Claude de Givray qu'il mettrait en exergue cette citation de Mark Twain : « Il est bien chanceux le Français qui peut dire qui est son vrai père ». La quête du père, l'amour des femmes associé au besoin incessant de séduire, la passion du cinéma régneront sur toutes les étapes de sa vie qui ne manque pas d'être singulière : fondation d'un ciné-club à 16 ans, rupture avec les parents, petite délinquance, centre de redresse-

ment, prison militaire. Son charme, sa passion persuadent des hommes et des femmes de s'intéresser à lui et de lui faire confiance : Jean Genet entre autres, mais aussi et surtout André Bazin qui lui donne l'occasion d'écrire dans *Les Cahiers du Cinéma*. L'adolescent autodidacte devient rapidement le critique vedette des années 50 avant de devenir cinéaste, auteur d'un film-manifeste, *Les 400 coups*, et porte-drapeau de cette école qui n'en est pas une et qu'il est convenu d'appeler « La Nouvelle Vague ». Il devient aussi producteur.

Méthodique, organisé, soucieux du moindre détail et grand épistolier – il écrit de nombreuses lettres à ses ami(e)s –, Truffaut a laissé une mine de renseignements dans ses archives personnelles soigneusement classées et dûment identifiées. La biographie d'Antoine de Baecque et Serge Toubiana doit beaucoup aux témoignages de ses amis et à ces archives pour la première fois accessibles. Vivante, elle fourmille d'anecdotes, de détails personnels ; s'ajoutent les documents et une belle iconographie. Si le livre est aussi passionnant, c'est que le cinéaste a conquis l'admiration affectueuse mais non béate des auteurs. Ils ont su découvrir la personne, montrer, sous l'homme « rangé » que Truffaut croyait (voulait ?) être devenu, l'adolescent passionné et l'homme fragile, torturé qu'il n'avait jamais cessé d'être. C'est l'homme Truffaut qu'ils devinent à travers les personnages de ses films, Antoine Doinel bien sûr, mais aussi Julien Davenne et les autres. Leur livre offre une formidable occasion de se plonger (replonger) dans un passé proche mais riche, dont François Truffaut a été, dès son plus jeune âge, partie intégrante et active.

Simone Suchet



**LA PAROLE DE
LA FORÊT INITIALE**
Tobie Nathan
et Lucien Hounkpatin
Odile Jacob, Paris, 1996,
362 p. ; 39,95 \$

Deux auteurs ; l'un est juif d'origine égyptienne, a émigré dans son enfance, accomplissant presque toute sa scolarité en France ; il dirige le Centre Devereux d'ethnopsychiatrie à l'Université Saint-Denis ; l'autre est un Yoruba, originaire de Porto-Novo, formé au Bénin, au Togo et en France. Le livre est un long dialogue entre ces deux hommes, à travers de multiples rencontres, dans le Sud-Bénin avec des guérisseurs et des malades, à Paris avec des immigrés béninois. « L'ethnopsychiatrie est une psychiatrie fleurissant au lieu même où se rencontrent deux mondes. »

Et le Bénin est bien un autre monde ! Chacun y vit avec tous ceux du village, en référence constante aux ancêtres. Humains, animaux, végétaux, minéraux, tout provient d'une même souche. Cette origine est aussi partagée avec les divinités qui très souvent ont vécu une existence humaine. Les malades ne quittent pas la communauté, ils vivent avec leurs parents qui recevront chez eux le guérisseur (ou *babalawo*). Celui-ci soigne par les plantes mais plus encore par la parole. « Nous autres, *Yorubas*, savons l'importance des paroles. Nous savons depuis longtemps que parler, c'est agir, jamais transmettre des informations. C'est ainsi que nous connaissons les

'paroles lourdes', celles qui 'viennent du ventre', les 'paroles à l'envers', les 'paroles actives', les 'paroles anciennes', celles-là mêmes que l'on doit décoquiller jusqu'à parvenir au noyau. » C'est le *babalawo* qui composera le nom que portera plus tard le nouveau-né, s'inspirant d'événements survenus durant la grossesse, des rêves des parents, des conditions de l'accouchement, des traits physiques et du caractère de l'enfant. La vie d'un individu est la réalisation de son nom. Le *babalawo* peut considérer qu'une personne gravement malade porte un nom inadéquat et reprendre le processus de dénomination. Rites de naissance, d'initiation des jeunes gens, de funérailles, les premières qui durent neuf jours, les secondes où le mort devient un ancêtre, tout événement important est initiation.

Mais le Bénin évolue et certains ne respectent plus les rites. De nombreuses sectes se sont développées en milieu urbain, où les errants et les migrants échappent à la solitude. L'une d'elles, le Christianisme céleste, soigne les malades avec des bougies, de l'eau et des prières. Que pourraient gagner les villages du Sud-Bénin à abandonner les rites traditionnels pour entrer dans la modernité ? Les deux sont-ils conciliables ?

Monique Grégoire

**CONVERSATIONS AVEC
MANOEL DE OLIVEIRA**
Entretiens recueillis
par Antoine de Baecque
et Jacques Parsi
De l'Étoile / Cahiers
du Cinéma, Paris,
1996, 192 p. ; 47,95 \$

Manoel de Oliveira est sans aucun doute le plus grand cinéaste portugais vivant, il est aussi le plus vieux cinéaste en exercice. Pour mieux comprendre l'œuvre de cet artiste majeur, rien de mieux que de feuilleter le très beau livre de Antoine de Baecque et Jacques Parsi, *Conversations avec Manoel de Oliveira*. Voici un livre, d'une lecture facile et passionnante, un livre chaleu-

reux, qui témoigne, de la part des auteurs, non seulement d'une longue et sérieuse fréquentation de l'œuvre mais aussi d'une admiration affectueuse pour le maître portugais, et révèle les multiples facettes d'une personnalité complexe et profonde. Évoquant sa vie, Manoel de Oliveira parle de lui, de son enfance, de ses maisons – importantes pour sa vie personnelle mais aussi pour son cinéma tant il est vrai que chaque film est attaché à un lieu spécifique et s'organise autour de l'architecture de ce lieu. On saura les divers métiers qu'il a exercés, sa passion pour le sport (il a été champion de saut à la perche), le rêve qu'il entretenait d'être un acteur comique ; il décrira les gens qui l'ont influencé, écrivains, acteurs et actrices. En plus d'être un témoignage précis et personnel sur sa vie, ce livre fournit un éclairage documenté sur le travail de Manoel de Oliveira, sur les liens qui l'unissent à ses différents collaborateurs, sur son amour du cinéma. Instrument de référence, ce livre d'entretiens se complète d'une filmographie détaillée avec génériques, dates de sortie des films, sélections dans les festivals, prix obtenus et brefs synopsis. Un livre fascinant et un personnage d'une formidable jeunesse malgré ses 88 ans, d'un enthousiasme jamais défaillant, d'une grande culture, qui ne manifeste pas la moindre amertume pour les déboires qu'il a connus. Une très belle rencontre.

Simone Suchet

**POUR EN FINIR
AVEC LES INTÉGRISTES
DE LA CULTURE**

Pierre Monette
Boréal, Montréal, 1996,
207 p. ; 18,95 \$

La thèse de Pierre Monette pourrait tenir dans cette phrase : « On ne maîtrise pas l'orthographe : on s'y conforme. » Un autre essai sur la langue. Un autre essai qui tente de s'inscrire dans un débat pourri par le temps et

par les intellectuels. Comment s'y distinguer ? En étonnant, probablement, en affirmant que la langue telle que nous la pensons actuellement est un lieu de conformisme. L'important aujourd'hui serait non pas tant de dire quelque chose que de bien le dire. La parole peut être vide, cela ne compterait pour rien. La parole doit être propre, bien écrite. Ce livre a ceci d'étonnant qu'il débalance le lecteur. Par son écriture et son propos. Tout est bien fait. Mais on ne peut empêcher que vienne l'agacement. Parce que, pour en arriver à dire que tout va bien à propos de la langue française ici, il faut tout de même se fermer un œil ou parfois les deux.

Le pire dans le ressentiment, disait Nietzsche, c'est qu'il finit par se retourner contre soi. Il y a trente ans, nous étions peureux, nous étions incapables de nous affirmer, de parler correctement, de dire notre vie avec les mots qu'il faut. Maintenant que nous parlons, nous serions devenus des intégristes. Aussi ne manquons-nous jamais d'enflures pour parler de nous. Nous voilà maintenant totalitaires.

Peut-être que Boréal, avec sa collection qui veut « en finir avec » tout, nous offrira bientôt un essai qui s'intitulera : pour en finir avec les *gros mots*. Il n'y a pas que le « bien dire » dans une langue, Pierre Monette a entièrement raison. Mais la langue n'est pas simplement une forme, c'est un lieu habitable, le lieu de naissance de la compréhension de soi. Se taire était un défaut, voilà que dire serait aussi un défaut. Comment en finir avec la pensée cul-de-sac ?

Marc Chabot

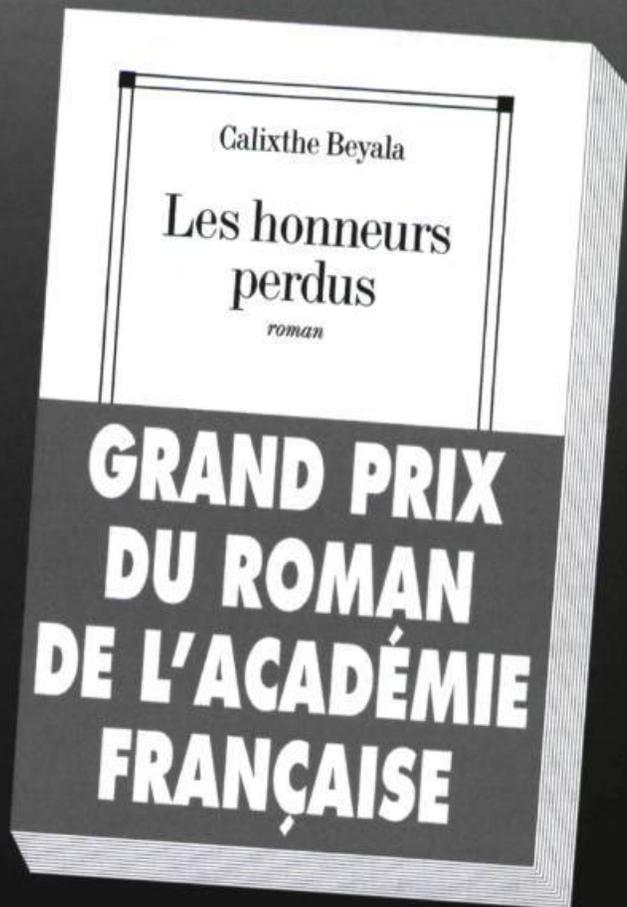
**ÉROS AUX MILLE
ET UN VISAGES**
Joyce McDougall
Gallimard, Paris, 1996,
306 p. ; 36,50 \$

Disons d'entrée de jeu qu'on retrouve dans le dernier Joyce McDougall à peu près tous les thèmes dont elle a traité dans ses précédents ouvrages : affections psychosomatiques, dé-



Ph. : R. Monbourmy

CALIXTHE BEYALA



ALBIN MICHEL

pendance et perversion, créativité, mœurs nouvelles... Si son livre s'articule, comme la psychanalyse freudienne, autour de la sexualité humaine, il n'en demeure pas moins que son propos est vaste et qu'il s'attache avant tout à décrire les chemins sinueux que chacun emprunte, avec plus ou moins de bonheur, pour échapper à la douleur psychique. Étayé de vignettes cliniques toujours bienvenues dans un ouvrage théorique, le *voyage psychanalytique* auquel nous convie Joyce McDougall constitue une suite intéressante aux *Théâtres du corps* et *Théâtres du Je* où elle explorait des profils psychologiques souvent négligés de la pratique psychanalytique, sinon carrément exclus. Entre angoisse et mélancolie, entre douleur et apaisement, c'est Éros en quête constamment de son objet que nous donnent à voir Joyce McDougall et ses analysants.

Dans la deuxième partie, « Sexualité et créativité », elle s'intéresse à l'activité créatrice. Si sa réflexion s'inspire de Freud, de Winnicott et de Klein, elle témoigne avant tout du cheminement de l'auteure à travers sa pratique, ce qui fait l'originalité de son point de vue ; elle y traite notamment de l'inhibition du processus créatif. Le livre s'enrichit enfin dans « La psychanalyse sur le divan » d'un retour sur la psychanalyse comme objet de recherche, sur l'analyste et son travail de connaissance. Lorsqu'un analyste – ou n'importe qui – prétend qu'une théorie, une pratique ou une personne sont « perverses », cela équivaut à dire : « Ne me regardez pas, moi qui incarne le modèle même de la normalité, mais regardez plutôt là-bas. » Le pervers, c'est toujours l'autre ! Si [...] nous refusons d'interpréter nos failles et nos projections avec la même rigueur que celle que nous

mettons à analyser celles de nos analysants, nous courons le risque de devenir une communauté de sentencieux, de moralistes et d'hypocrites. » On sent dans les trente dernières pages que Joyce McDougall remet les pendules à l'heure.

Sylvie Trotter

**POUR UNE LECTURE
DU ROMAN QUÉBÉCOIS
DE MARIA CHAPDELAINÉ
À VOLKSWAGEN BLUES**

Aurélien Boivin
Nuit blanche éditeur,
Québec, 1996,
356 p. ; 23,95 \$

Professeur de littérature québécoise à l'Université Laval, membre du Centre de recherche en littérature québécoise, rédacteur en chef de l'équipe « Littérature, langue et société » de la revue *Québec français*, et travailleur infatigable..., Aurélien Boivin nous offre ici une quinzaine de « fiches de lecture », qui couvrent les romans les plus en vue du XX^e siècle au Québec. Car il s'agit bien de fiches de lecture, comme on nous apprenait à les faire au secondaire, certes plus élaborées et complètes, mais qui, cependant, ne sont qu'une amorce de lecture, ce que signale bien le titre de l'ouvrage, où la petite préposition a une grande importance. Voici donc un livre essentiellement pratique, que l'auteur destine en priorité aux maîtres du secondaire et du collégial.

Aurélien Boivin présente d'abord un court résumé de chaque roman retenu et une explication du titre ; vient ensuite une présentation des personnages, des lieux et du temps, avec un souci étonnant des détails : par exemple, on apprendra que Germaine Guèvremont, dans *Le Survivant*, situait le premier dimanche de l'Avent 1909 au mois de



enseignés au secondaire et au collégial... avant d'annoncer qu'il compte bien y remédier dans le deuxième volet de son étude. C'est donc un ouvrage pratique que le professeur Boivin nous offre, un ouvrage bien fait, descriptif, mais il ne constitue pas une lecture, une interprétation du roman québécois.

Denis Noreau

**LE CIVISME
VERTU PRIVÉE,
D'UTILITÉ PUBLIQUE**

Sous la dir. de
Hélène Bellanger
Autrement, Paris, 1996,
236 p. ; 39,95 \$



L'intérêt de la « Série Morales » des éditions Autrement tient principalement au fait qu'on nous y offre une variété de points de vue sur des thèmes toujours actuels. Chaque numéro fait appel à de multiples disciplines pour cerner un sujet. S'il ne rassasie pas toujours son lecteur, il possède la belle qualité d'attiser sa curiosité.

Dix-neuvième de la série, *Le civisme* s'inscrit dans une suite consacrée aux vertus ; il nous invite à mesurer la distance qui nous sépare toujours de l'ordre civil auquel aspire l'humanité depuis des siècles. Après avoir évoqué la naissance de la citoyenneté dans les cités grecque et romaine et l'orientation que lui a imprimée la Révolution française, l'essai passe en revue tant les pratiques de triche ou de fraude que la conduite automobile, l'école que le travail, l'aménagement urbain, la liberté d'association que l'administration des deniers publics, les lois et le savoir-vivre... Un lien : la difficile conciliation des intérêts général et particulier.

« En cette fin de siècle on constate, et on peut le déplorer, que le 'vivre ensemble' ne va pas de soi. » Un regard sur le passé nous rappelle pourtant que le partage des valeurs et des espaces, que la conscience collective, que le « vivre ensemble », ont toujours fait l'objet de discours contra-



décembre ; Boivin corrige : c'était le 28 novembre ! Enfin viennent quelques indications sur les principaux thèmes et sur la structure du roman. Suivra une bibliographie des études importantes sur l'auteur en question.

On peut déplorer quelques illustres absents dans ce florilège, Jacques Ferron, Hubert Aquin, Réjean Ducharme, absences que d'ailleurs Aurélien Boivin justifie : ce sont des auteurs difficiles d'accès et peu

dictoires et souvent démagogiques. Pour sortir d'un certain individualisme, pour habiter harmonieusement l'espace public, le citoyen, sous quelque angle qu'on le considère, doit prendre conscience qu'il est touché par la crise des valeurs, le chômage, le corporatisme, l'inégalité, la contestation... « [L]e 'civisme' [...] engage chaque homme avant d'engager tous les hommes » et les droits sont assortis de devoirs. Il ne serait certes pas abusif de dire que le civisme est une vertu qui en présuppose bien d'autres !

Sylvie Trottier

**INITIALES B.B.,
MÉMOIRES
Brigitte Bardot
Grasset, Paris, 1996,
559 p. ; 34,95 \$**

Celle de qui l'on a tant parlé prend maintenant la parole et se raconte, dans un récit qui surpasse souvent en péripéties et en rebondissements les meilleurs de ses films. Comme on le sait, Brigitte Bardot est devenue rapidement une *star*, avec pour conséquence que ses admirateurs comme ses détracteurs ont souvent confondu les personnages qu'elle incarnait au cinéma avec l'image que les journaux à sensations ont présentée d'elle ; de ce fait, journalistes, profiteurs et autres désaxés l'ont sans cesse recherchée, poursuivie, harcelée, jugée, exploitée, et ce, durant toute sa carrière.

Cette autobiographie raconte la version des faits de la principale intéressée. Certains épisodes sont connus : on pourrait relire les numéros de *Paris Match* de l'époque pour en retrouver l'autre versant, plus sensationnel et beaucoup moins humain. On remarque très vite que, dès l'enfance et durant toute sa carrière, Brigitte Bardot traverse des milieux hostiles, jaloux, où chacun déteste presque tout le monde et parfois soi-même ; elle doit sans cesse côtoyer des gens mesquins, mal dans leur peau, qui trouvent toujours à redire à propos des autres. Rares furent les amis sincères.

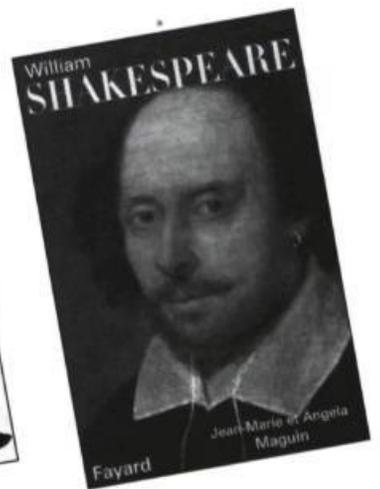
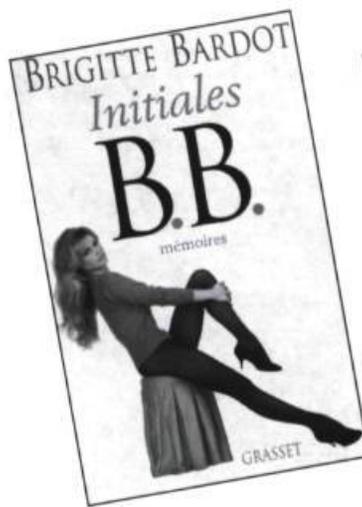
Le livre se lit d'un trait ; les épisodes se succèdent sans longueurs et sans détails inutiles, avec un judicieux dosage d'humour, d'autodérision, de moments intenses et souvent exaltés. On revit la folie qui pouvait régner dans les milieux du cinéma français durant les années 50 et 60, et l'on peut découvrir de beaux portraits des quelques hommes qui ont vraiment compté pour elle, comme Jean-Louis Trintignant, Gilbert Bécaud, Serge Gainsbourg.

Aujourd'hui, Brigitte Bardot demeure plus que jamais un mythe, car on connaît davantage son image, les photos et les affiches de sa silhouette que ses films qui hélas ! ne sont désormais plus diffusés ou rarement offerts en vidéo. À la carrière de l'actrice vient maintenant s'ajouter cette autobiographie étonnante et passionnée, qui restera probablement, d'une certaine façon, le film le plus touchant de B.B.

Yves Laberge

**WILLIAM SHAKESPEARE
Jean-Marie
et Angela Maguin
Fayard, Paris, 1996,
821 p. ; 64,95 \$**

Le débat récent sur l'attribution d'un sonnet, inconnu jusqu'à aujourd'hui, à Shakespeare démontre, s'il le fallait, à quel point le dramaturge élisabéthain est devenu un mythe. La biographie que lui consacrent Jean-Marie et Angela Maguin, tout en nuances quand il s'agit de meubler les périodes les plus floues de la vie du dramaturge, de départager les interprétations, ne fera pas baisser la cote, malgré sa rigueur, ou grâce à elle. Elle apporte en outre à la Renaissance anglaise et particulièrement aux œuvres un éclairage érudit que le lecteur apprécie à chaque étape, même si le trajet est long et fourmillé de paysages méticuleusement décrits. Disons que la dizaine d'années de la vie de Shakespeare (1582-1592 appr.) demeurées imprécises, entre son mariage, la naissance de l'aînée de ses enfants à



Stratford et les premières mentions de ses activités théâtrales à Londres, les auteurs les étoffent de références si fouillées à l'histoire de sa ville d'origine et à la vie théâtrale de la capitale qu'il nous semble presque y suivre le jeune homme qui s'y frayait alors un chemin et qui, comme les auteurs en font l'hypothèse, n'a pas eu trop de ces quelques années pour emmagasiner les connaissances et les expériences dont on ne cesse d'admirer l'étendue dans l'œuvre*. Une biographie fouillée comme celle-ci pourrait, par sa minutie et sa corpulence, en décourager quelques-uns, mais l'histoire de ces quelque vingt-cinq années de création intense de Shakespeare (près de 40 pièces de théâtre dans des genres aussi divers que la tragédie historique, la tragi-comédie, le divertissement comique, plus de 150 sonnets et quelques longs poèmes dont *Vénus et Adonis* et *Le viol de Lucrèce*) nous tient vraiment en haleine, et captivent le lecteur les références au siècle, à ce temps d'Elisabeth 1^{ère} en guerre avec le monde catholique, aux prises avec de bouillants amis ennemis qu'elle devra mettre au pas et la montée du puritanisme qui mènera entre autres, après la mort de Shakespeare, à la fermeture de tous les théâtres.

Petites mentions qui font rêver : le travailleur le plus pauvre d'alors pouvait se permettre d'aller au théâtre (il en coûtait un penny, il en gagnait six par jour)... alors qu'une

pièce de drap était pour lui un luxe inabordable. Imagine-t-on par ailleurs la dépendance des dramaturges de l'époque ? Attachés à des troupes, elles-mêmes redevables de leur survie à des aristocrates ou à la Cour, largement responsables des succès ou des échecs, ils n'ont aucun droit sur les œuvres qu'ils créent ; elles appartiennent aux troupes, qui les monnaient à leur gré chez les éditeurs, quand ceux-ci n'en ont pas déjà publié des versions piratées en cours de représentation avec tous les risques d'incompréhension et de non-sens qu'on peut imaginer, particulièrement dans le cas de textes aussi denses que ceux de Shakespeare.

Le grand mérite de la biographie-somme que nous offrent les auteurs est l'immense intérêt qu'elle soulève et entretient du début à la fin. Si elle fait le point sur les divergences entre les auteurs au sujet de la vie et de l'œuvre de Shakespeare – tout ce qui a été écrit et publié est passé au peigne fin –, le bénéfice majeur qu'on tire de cette lecture c'est le contact avec l'œuvre – on savoure des pages et des pages admirables –, mais avec l'œuvre mise en contexte. Éclairage exemplaire, bonheur d'une lecture suprêmement intelligente.

Blanche Beaulieu

* J'avoue avoir préféré ce procédé à la fiction créée par Jean Lacouture dans *Montaigne à cheval* pour combler un vide comparable dans la vie de son héros.